

Aristote

**Définir, décrire, classer : des opérations propédeutiques à la
connaissance scientifique des choses**

Arnaud Macé

Aud MacéPhilopsis : Revue numérique

<https://philopsis.fr>

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

1. Définir, décrire, classer : une collection hétéroclite d'opérations de connaissance

Définir, décrire, classer— cela suffit-il pour connaître les choses ? Le plus notable, de prime abord, dans cette liste de trois opérations de pensée, c'est moins leur profusion, qui dissémine certes la connaissance des choses en de multiples actes, que la restriction que cette liste impose. Non seulement la trinité ainsi constituée représente une coupe drastique dans la diversité des actes par lesquels on a pu décrire l'accomplissement d'une connaissance des choses — percevoir, intuitionner, sentir, juger, déduire, induire, expliquer, rendre raison, démontrer, prouver, manifester, dévoiler, diviser, rassembler, etc.— mais, plus encore, on peine à saisir la raison qui anime un tel partage, le lien intime qui unit ces trois opérations et justifie qu'on les isole de toutes les autres – au risque que cet isolement et que ce regroupement ne manifestent que leur arbitraire.

Ou c'est peut-être, plus qu'un lien intrinsèque, une raison strictement négative qui pourrait donner un fondement à ce regroupement – comme si l'on se concentrait sur les opérations auquel on se donne encore droit quand toutes les autres sont apparues trop ambitieuses. Le plus

frappant dans cette triade, c'est en effet l'omission du type d'opération par rapport auquel ces trois-ci n'ont été, pour les fondateurs de la philosophie, que des opérations adjuvantes ou préparatoires. Pour Platon en effet comme Aristote, connaître les choses, c'est les expliquer, en rendre raison en les rapportant à leur cause, pouvoir dire « pourquoi » elles sont comme elles sont. Et c'est par rapport à cette opération que définir, décrire ou classer peut être s'avérer utile ou nécessaire, mais de manière seulement subordonnée.

Nous estimons connaître (*epistasthai*) chaque chose, absolument parlant (et non, à la manière des Sophistes, c'est-à-dire de manière accidentelle), lorsque nous estimons que nous connaissons la cause (*tèn aitian*) par laquelle la chose (*to pragma*) est, que nous savons que cette cause est celle de la chose, et qu'il n'est pas possible que la chose soit autre qu'elle n'est.¹

Telle est selon Aristote « la nature de la connaissance scientifique ». Le savoir en quoi consiste celle-ci est de la nature suivante :

S'il existe en outre une autre manière de connaître (*tau epistasthai*), nous poserons la question plus tard ; nous parlons pour l'heure de connaissance par voie de démonstration (*di'apodeixeos eidenai*). Par démonstration j'entends le syllogisme scientifique (*sullogismon epistemonikon*), et j'appelle scientifique un syllogisme dont la possession même constitue pour nous la science.²

Connaître les choses, au sens le plus plein du terme, c'est les connaître par science, c'est-à-dire pouvoir rendre raison des choses à partir de leur cause. Que faut-il appeler ici une chose ? Aristote préfère parler d'un « fait » ou de ce que nous appellerions aujourd'hui un « état de chose », c'est-à-dire une liaison entre deux choses, de telle sorte qu'une l'une puisse être attribuée à l'autre, comme l'éclipse à la lune ou l'humanité à Socrate :

En outre, toute démonstration (*apodeixis*) prouve un prédicat d'un sujet comme comme lui appartenant ou ne lui appartenant³.

Cette preuve, en quoi consiste une connaissance scientifique des choses, est la connaissance du « pourquoi » (*to dioti*). Mais celle suppose une première connaissance, celle du fait (*to hoti*). Les états de choses, avant de pouvoir être prouvés, doivent d'abord être perçus, décrits : on doit pouvoir décrire les choses de telle manière que se manifeste le fait qu'un astre subit une éclipse. Outre cette connaissance portant sur le multiple (le rapport entre plusieurs éléments, un sujet et un prédicat), la possibilité même de la démonstration repose sur une connaissance monadique : l'existence d'une chose (*ei esti*) et l'essence de celle-ci (*ti estin*)⁴, laquelle s'énonce dans la définition.

L'opération souveraine de connaissance scientifique des choses suppose donc une multiplicité d'opérations adjacentes, comme définir ou décrire. Sans parler encore de classer. Mais il faut entrer d'abord dans la conception de la définition pour mieux comprendre comment cette troisième opération entre en jeu. Nous verrons alors comment ces différentes opérations de connaissance qui circulent autour de la connaissance scientifique des choses sont susceptibles de plusieurs types de rapports chez Aristote.

1 *Seconds Analytiques*, I, 2, 71b 9-12, nous traduisons.

2 *Ibid.*, 71 b 16-19, nous traduisons.

3 *Seconds Analytiques*, 90 b 33-34, traduction Tricot.

4 Ce sont là les quatre objets de recherche possible. Ils sont exposés en *Seconds Analytiques* II, 1.

2. La définition : connaissance de l'essence et de l'universel

Aristote reconnaît en Socrate l'homme des définitions : d'une part, Socrate a « le premier, fixé la pensée sur les définitions »⁵, cherchant ainsi à propos « des vertus éthiques » à « définir » celles-ci de manière « universelle » (*horizesthai katholou*)⁶ et, d'autre part, il a recherché « l'essence », « car il cherchait à faire des déductions », et « le principe des déductions, c'est l'essence »⁷. Il nous faut expliquer trois choses : le rapport entre l'essence et la définition, le rapport entre la définition et l'universel, puis le rapport de la définition à la syllogisme (et à la forme scientifique de celui-ci, à savoir la démonstration⁸).

Pour Aristote, en cela héritier de Socrate, la définition (*horos*) constitue « l'énoncé de l'essence » (*logos tès ousias*)⁹, « le discours qui signifie la quiddité »¹⁰, la « quiddité » étant pour chaque chose ce qu'elle « est dite être par soi », ce qui exprime sa nature propre¹¹. Nous pouvons nous tourner vers le portrait que Platon a fait de Socrate pour comprendre ce point. Le Socrate des dialogues platoniciens s'en remet ainsi toujours à l'idée que celui qui connaît quelque chose, ainsi le médecin qui sait comment rendre la vue à l'oeil malade ou l'éducateur qui sait apprendre à être vertueux, peut le manifester en disant de la chose qu'il sait produire « ce que c'est »¹². Connaître les choses, même dans le cadre de l'action, du savoir faire, c'est savoir dire ce que l'on fait, c'est savoir définir. Pourquoi Aristote ajoute-t-il que Socrate cherchait à définir les vertus « de manière universelle » ? Littéralement, « universel » signifie eu égard au « tout » (*kata holon*), c'est-à-dire conformément à la totalité des exemples possibles. Les dialogues de Platon manifestent l'absence de compétence d'interlocuteurs qui échouent à « dire ce que c'est ». Et un grand nombre de ces échecs sont liés au fait que l'on a pas répondu « conformément au tout », mais seulement selon une partie. Socrate manifeste ce type de cas par l'usage du contre-exemple : il suffit en effet d'exhiber au moins un cas qui, tout en ne tombant pas sous la définition proposée par l'interlocuteur, est pourtant tenu par lui comme un exemple de ce que l'on cherchait à définir. Ainsi, en réponse à la première définition du courage par Lachès (« si un homme est prêt à repousser les ennemis tout en gardant son rang, et sans prendre la fuite, soit assuré que cet homme est courageux »¹³), il suffit à Socrate de rappeler à Lachès ne serait-ce que tous les cas où des fantassins ont su être braves en se battant à reculons, sans même penser aux innombrables autres situations où l'on peut se montrer courageux, ainsi face aux maladies, à la pauvreté, en politique, non seulement face à la douleur mais aussi face au plaisir¹⁴. Face au défaut inverse (extension trop grande), il suffit à Socrate d'exhiber au moins un cas, illustrant la définition proposée, et tel que l'interlocuteur ne parviendra à reconnaître comme un véritable exemple de la propriété recherchée¹⁵.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

5 *Métaphysique*, A, 5, 987 b 3-4, traduction Tricot.

6 *Métaphysique*, M, 4, 1078 b 17-19.

7 *Métaphysique*, M, 4, 1078 b 24-25.

8 Pour la définition du syllogisme et de ses espèces, voyez par exemple *Topiques* I, 1, 100 a 25-b 18.

9 Voir par exemple *Catégories* I, 1 a 1-4.

10 Voir par exemple *Topiques*, I, V, 101 b 38.

11 Pour une définition de la quiddité, voir *Métaphysique* Z, 4, 1039 b 1-23.

12 *Lachès* 190 c6.

13 *Lachès*, 190 e5-6, traduction Dorion.

14 *Lachès*, 191 a – 191 e.

15 Voyez *Lachès* 192 b 9 – c4, en réponse à la définition du courage comme fermeté de l'âme : « je ne crois pas que tu regardes toute fermeté comme du courage ».

